

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

MARS 2000 - N° 553

FRANÇOIS NOURISSIER GUERRE AUX FEMMES
JEROEN BROUWERS BALIKPAKAN, 1947
ODYSSEUS ELYTIS PERSONNE ET SOCIÉTÉ



CHARLES-ALBERT CINGRIA LA GRANDE OURSE

•

JUDE STÉFAN LE FAIT NIETZSCHE
MICHEL DEGUY PROSES EN PROSE
LUDOVIC JANVIER EN PASSANT PAR LES RUINES DE SOI
JACQUES CHESSEX ÉLÉGIE ALPESTRE
CATHERINE TRESSON UN CHIEN QUI PASSE
F.-G. LORRAIN QUELQUES FIGURES SCÉNIQUES DU FOOTBALL
CÉCILE PHILIPPE MAMAN
JEAN-LUC SARRÉ POÈMES
JIM FERGUS MILLE FEMMES BLANCHES
JONATHAN COE 9^E ET 13^E

•

LOUIS PONS

PAR CHRISTIAN DOTREMONT ET PIERRE DUMAYET

nrf

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

ANTOINE GALLIMARD

RÉDACTEUR EN CHEF

MICHEL BRAUDEAU

ASSISTÉ DE

PHILIPPE DEMANET

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

NICOLE ABOULKER

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

5, rue Sébastien-Bottin 75341 Paris cedex 07 Tél : 01-49-54-42-00

*La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.
Les manuscrits non publiés ne sont pas rendus.*

EXEMPLAIRE N° 27

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE
ET T.O.M.-D.O.M.

ÉTRANGER

1 AN (4 n^{os}) **F.F. 300 T.C.** 1 AN (4 n^{os}) 340 F
(F.F. 293,70 H.T. + T.V.A. 2,1 %)

Service des abonnements : Sodis Revues BP 149 – Service des abonnements
128, avenue du Maréchal-de-Lattre-de-Tassigny 77403 LAGNY Cedex.

Tél. : 01.60.07.82.15

Compte chèque postal 14590-60 R PARIS

Édition de luxe France

Édition de luxe Étranger

1 AN (4 n^{os}) **F.F. 1 200 T.C.** 1 AN (4 n^{os}) **F.F. 1 350 T.C.**

Règlement à l'ordre des Éditions Gallimard
5, rue Sébastien-Bottin 75341 Paris Cedex 07

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

FRANÇOIS NOURISSIER

Guerre aux femmes

La dernière fois que j'ai baisé. Qui ? Pas la question. Dans l'absolu. Je ne dis pas la dernière fois que j'ai mangé une daube à la Rotonde des Gaulois. Ne sont concernés ni la daube ni les Gaulois. Je dis dans l'absolu, la dernière fois, la baise intransitive. La dernière fois que j'ai essayé d'enchaîner les gestes, sans savoir à ce moment-là que ce serait l'ultime grimpette, l'ultime routine, la divine surprise ou le flop, la rengorge ou flanelle, et cette évidence lumineuse, Dieu merci : mais on peut arrêter ! On peut laisser tomber – ah, c'est le mot ! –, décider dans sa tête que c'en est fini, basta, basta des chaussettes, basta de la douche, basta des passages délicats : allongé, ta panse s'étale, clapote un peu, attention, ne pas s'y appuyer, roucoulements de viscères, mais à peine te redresses-tu – contemplation adorante ou tentative de compliquer la figure – la ventraille, la bedaine, le tonneau de bière, cette ptôse qui surplombe la ceinture, cette bosse qui me guettait depuis tant d'années – il *a forci*, François, disait la famille. Donc, cette bosse. Elle pointe, oscille comme un sein de nourrice italienne, puis pique du nez, me cache

mon sexe, à supposer que j'aie encore envie de contempler de haut cette modeste pièce d'anatomie. Mais oui, basta ! Il suffit d'en décider, aussitôt les mots accourent : raccrocher (les gants), déclarer forfait, salut ! ou comme le fils de la Marquise, vous vous rappelez : « Et son dada demeura court, à Lérída. » « Lérída » ? La citation traînait depuis si longtemps dans ma mémoire qu'elle s'y était usée. Je m'en servais telle quelle, à l'occasion, jolie façon d'envelopper un fiasco à condition que la personne fût lettrée, sans quoi... Mais je trahissais la Marquise. « Court » est un mot féroce et drôle. Moi je disais : « coi » (et son dada demeura coi, à Lérída), ce qui était charmant, mais un doute, quand même, me venait, je tâtonnais. Alors que « court » ! Monté comme un enfant au lieu de l'être comme un âne (ou un cheval, précisément...). La débandade espagnole.

D'ailleurs, « Lérída » me disait quelque chose : quoi ? Allons y voir. « Majestueuse cathédrale romano-gothique », ce n'est pas ça. Ah, un siège raté, nous y voilà ! Un loupé, une *débandade*. Raté par qui ? Le Grand Condé, avec ses airs de houri barrésienne. Bref, l'Espagne. Elle échauffe. Et comment ! Je me rappelle Cala Radjada. Je me rappelle les nuits d'Oliva. Je me rappelle, à Monoblet, dans les Cévennes (qui pourraient être une montagne espagnole), la maison des Max Olivier Lacamp. Vers le bas, elle émergeait d'une bambouseraie, et vers le haut montrait une honorable façade dans la grande rue du village. Des habitudes d'un grand-père, était resté, à la lisière des bambous, à la porte de l'écurie, un objet d'hydrothérapie élémentaire : baignoire sabot, *tub*, Dieu sait de quel mot désigner cette énorme bassine de zinc qui ressemblait, en géant, au bol tarabiscoté où le coiffeur touille son savon à barbe. Là-dedans, à peine descendu de cheval, s'asseyait le cavalier, sans prendre la peine de se déculotter. L'eau,

venue d'une source, devait être froide. La position du grand-père était telle – assez comparable à ce que les écuyers appellent la position de la femme qui baise – que les bottes, agitées en l'air, échappaient à la noyade. L'eau devait déborder, le grand-père pousser des cris d'aise et de saisissement, les chiens japper, se dresser sur leurs pattes arrière afin de boire à la bassine du maître. Fallait-il avoir le cul brûlant pour tremper ainsi, l'été, une culotte à chaque retour d'une cavalcade !

Mais j'en étais au siège de Lérida et à la mésaventure du capitaine, qui amusait tant la Marquise sa mère. Quel siècle ! Nous n'en connaissons plus guère, de dames capables de faire un mot sur la défaillance passagère de leur garçon. Elles préfèrent en général évoquer à mi-voix et à mots crus les dimensions herculéennes et les prouesses du gamin. « À couilles rabattues, mon cher... » Elles vous glissent la chose avec la même grimace d'intime plaisir qu'elles prennent pour vous révéler le paquet qu'elles ont rafflé la veille chez Brongniart. À Lérida, donc. Saviez-vous que le chapitre consacré par Stendhal au fiasco dans *De l'Amour* fut retiré de l'édition de 1822 et dut faire pénitence trente et un ans avant d'être publié ? Il y a intérêt à frôler les murs. On commence par détailler de charmantes surprises, des pannes propices, des clés providentiellement perdues, des coups de soleil qui appellent des soins urgents. D'onction en caresse, de crème en talc, Biquet s'éveille. – Oh non ! Ils nous attendent tous au bar. La belle affaire ! Tu regarderas le sang aux joues de Sylvaine, la paupière de Louise, tout le monde ! Tout le monde ! Ou en bateau, au mouillage, cette heure que chacun passe dans sa cabine – fraîchit le vent, chauffent les peaux – portes qui claquent, regards sournois du mousse. Non, décidément, on ne débande pas en vacances. La cambrure de l'hôtesse de l'air quand elle remonte le couloir

central, la cambrure et ce qui va avec, panier, pétard, innocente pyromane, les élastiques du linge bien dessinés sous la jupe rouge ou bleue, triangle du diable, parfois incroyablement haut, comme si les strings brésiliens avaient changé l'anatomie féminine dans le sens d'une *élévation*. Ce sont sûrement des anges déchus qui assurent l'assomption du corps des femmes, les tirant au-dessus d'elles-mêmes, en plein ciel, ce qui a pour conséquence de nous abandonner, en bas, dans nos fauteuils, entourés des hautes colonnes des jambes pudiques, intrépides, et ce feu de Dieu qui brûle à hauteur de nos regards, s'apaisant en nous lorsqu'elles se retournent pour nous servir l'alcool dont il faut irriguer notre désir, vite ! afin qu'il dure, nous accompagne longtemps après l'atterrissage, dans ce no man's land des aérogares où régatent les formes claires des femmes, mâts et voiles des douces frégates que nous supplions, appelons, recréons afin d'entrer tout à l'heure dans la nuit, notre ventre ému prêt à répondre à un appel que personne ne nous lancera. Bande-t-il ? Feignons de le croire, le sommeil vient. Biquet se dit que c'est bientôt la quille.

Tu t'en souviens, oui ou non, de la dernière fois ? Vous l'avez connu, grand-mère, vous l'avez connu ? Le grand-père des pajots, avec son petit chapeau et sa main au bidon. Chapeau ? Sortez toujours couverts ! Plaisanterie ignorée de mon temps, on plongeait sa queue dans les frichtis les plus nauséeux, sans y craindre malice, comme à la parade. Il y avait bien ces slogans peints aux murs des infirmeries militaires : « Deux heures avec Vénus, deux ans avec Mercure. » Mais seuls les autres se faisaient plomber. Les autres, toujours les autres, comme dans les accidents de chemin de fer. Les petits-bourgeois gardaient la queue saine. Quelquefois, dans les camps de rou-tiers, les vestiaires des stades, on voyait certains d'entre

nous – ils ne se cachaient pas ! –, après des disparitions dans la chaufferie où traînaient les vieilles bâches, les rouleaux à gazon démobilisés – se la savonner avec un acharnement ostentatoire. C'étaient les plus musculeux, velus du bréchet, ils avaient l'air, charmeurs de serpents, de se la soupeser, de l'offrir à l'étal du ventre, bonne viande prête à durcir à la moindre plaisanterie. En ce temps-là, au stade, ou chez les scouts, on voyait les garçons arquer comme ailleurs les filles rosir. Heureuses natures !

« Mais la dernière, Papie, la dernière ? Tu te perds dans la nuit des temps. »

Sait-on jamais si c'est la dernière fois ? Un tel repos, le jour où l'on se dit, coup tiré, drap remonté, la partenaire songeuse – elle n'a guère dépassé la banlieue, elle qui s'était allongée pour les volcans et les îles, songeuse, boudeuse – avec ces têtes-là, on fait les haines trentenaires, sans prescription. Vous voyez quelquefois, dans les cafés, des couples qui irradiant la haine, la femme surtout, le visage de la femme. Il y a dans les rides autour de la bouche une impitoyable détermination. Visages de tueuses. On pourrait le jurer, ces deux-là faisaient l'amour une heure auparavant. Oui, oui, l'amour, avec les cris, les turpitudes habituelles, l'opéra. Que leur est-il arrivé ? Le plaisir, le non-plaisir doivent susciter ces belles rancunes. Mais j'en ai fini avec tout cela, plus jamais, plus jamais !

C'est ici le lieu de parler du sentiment que je m'attendais le moins à trouver dans ma mémoire. *L'étonnement.*

L'on me demande que regretterez-vous de l'amour ? Et je réponds : l'étonnement. En perdre le goût me blesse et me dérouté. Je le répéterai dix fois : le plaisir fut peu de chose. Mais l'instant où elles commençaient d'accepter... Le premier geste était parfois de tirer les doubles rideaux, ou d'éteindre une lampe, ou de me retirer mes chaussures

(jamais de lacets, les soirs où l'orage me roulait dans la tête), ou de donner un tour de clé à la serrure : gestes humbles, toujours, qui valaient par ce qu'ils promettaient d'inconcevable, et qui allait arriver. Le moment où sous le chemisier apparaît le soutien-gorge, qui est toujours plus compliqué, adulte, dentelle noire, plus dégoûtamment transparent qu'on ne l'attendait. Elles vont dans des boutiques acheter *cela* – on rêve ! Elles hésitent entre deux modèles, elles tâtent entre leurs doigts cette espèce de tulle semé de fleurettes à travers lequel on devinera l'aréole du sein, plus foncée, plus fragile, plus dessinée que prévu. Un sein qui a vu du pays. Des mamelons que les hommes ont sucés, léchés, dressés d'un grattement. Ici, vérifier le sens du verbe « lutiner ». Des agaceries, des privautés, des pelotages, plus personne ne parle ainsi. Mais les gestes n'ont pas vieilli. Avant de m'y risquer, quand même, toujours, l'étonnement. La voilà, là, assise au bord du lit, avec ses seins un peu trop lourds, trop bruns, va-t-elle, sans autre – dit-on à Lausanne –, les libérer, les *sortir*, les montrer, à moi ? Pour moi ? D'une torsion du buste, sur quoi se greffe un geste de modèle dans une académie, elle détache les deux agrafes. Surtout, ne pas m'en mêler. Elle se débrouille fort bien. À peine enlevée, la pièce de lingerie – vers 1950, on aimait les bus-tiers, les balconnets, qui portaient à rire, à badiner, à voir dans toute femme une *petite femme*, vitrine offerte, mutine (qui va avec lutine, avec badine), genre Martine, petits lots historiques dans les films à costumes, appétissantes (qui appelle pigeonnantes), dix-huitième de pacotille, bois de Trousse-Chemise, « le Verrou » (qui nous ramène au tour de clé) – à peine enlevé, donc, le soutien-gorge, elle s'allonge sur le lit afin de ne pas laisser pendre le sein, s'il est lourd, mais de l'affaler comme un jaune dans son œuf, donnant au buste, si féminin l'instant d'avant, l'aspect

longiligne et plat qui pourrait évoquer un adolescent, un page. Je n'aime pas cet instant – heureusement, il va peu durer – où la femme est torse nu – ce que ma fille âgée de cinq ou six ans appelait « corse » nue, rassemblant dans la confusion d'un seul néologisme l'étrange orthographe du mot corps et le plaisir de passer l'été dans l'île de beauté, où sur la plage que nous fréquentions la nudité était presque de rigueur. Je n'aime guère cette étape intermédiaire : les seins nus, parfois retenus des deux mains en conque – le trésor des Conques trouvait le moyen de dire Valérie en riant, m'aidant par ce rire à traverser l'embarras du moment où l'action ralentissait. La femme portait encore son jean, ou des bas, ou un collant sous une jupe, son regard filtrant entre les paupières à demi fermées, attentif. Elle se demandait comment j'allais m'y prendre ? Déshabilleur ? Frôleur de boutonnières ? Baisers de comédie entre chaque prouesse d'effeuillage ? Grand froisseur de jupe et de linge ? Tout pouvait alors dérapier, et la scène tourner court, pour peu que j'attendisse après avoir risqué un geste maladroit, brutal peut-être, histoire de paraître aux abois, soulevé de désir, etc. Bien sûr, c'était à elle de jouer. Comment allait-elle s'y prendre ? Se lèverait-elle, sobre, pour faire tomber rapidement ses vêtements, paupières baissées ou hardiment plantées dans mes yeux, prenant appui sur le dossier d'un fauteuil pour retirer prestement la petite culotte que toutes elles fourrent quelque part, vite, si vite : entre le matelas et le sommier, sous un coussin, sous le petit tas des autres vêtements déjà tombés. Dans ce film de Jean Eustache, *La Maman et la Putain*, qui avait fait scandale à Cannes en 1972, on voyait une jeune femme, seule, se déshabillant dans les circonstances les plus banales, porter sa petite culotte à son nez et la flairer. Le geste était si habituel, et si animal en même temps, inacceptable,

que la salle avait chahuté. On lui proposait, à la salle, enfilages en tout genre, enclages suggérés, orgie de sexe avec une table de cuisine pour lit – écartez les poivrons, la bouteille d’huile –, broute-minettes, suçons, la bouche de l’homme qui sort du champ, descend, descend, et un loustic crie « Où va-t-il ? », mais c’était ce reniflement qui scandalisait. Seuls les petits garçons ont le droit, le mercredi après-midi – « tu réviseras ta géographie ! Je te poserai des questions » –, d’ouvrir placards et tiroirs et de plonger le nez, les yeux dans les soies fluides, les cotons pudiques, et de se griser comme fait le drogué amateur quand il aspire, narine palpitante, bouche ouverte, l’éther dont il a saturé une boule de coton, jusqu’à ce que cette accélération et ces carillons, dans sa tête, s’apaisent. Parfum des mères, des sœurs, différemment affolants. Maman-dentelle, Maman-sortie de bain et l’indiscreète odeur de lavande qui écrase l’autre, si subtile... Les filles, elles, sentent la fille... Il se rappelle les années de guerre, ces grosses garçonnnes en jupe et socquettes, les traits encore brouillés, d’abord passives, patientes, puis soudain pleines d’inventive cochonnerie, trouvant les mots pour les dire, l’invention, la cochonnerie, faisant claquer la ceinture dans sa boucle quand elles déculottaient le garçon, et alors là, oui, déjà, l’étonnement... On entendait, derrière les cloisons d’un appartement pas tout à fait assez vaste ni luxueux pour qu’on s’y sentît en sécurité, des pas glissés, des pas de dragon, des rires étouffés, des voix de téléphone : c’était aussi périlleux qu’un cambriolage. Il lui est arrivé de se faire prendre, godiche, fiérot, et alors comme la honte était bonne ! La honte, presque aussi bonne que l’étonnement.

Que rêvé-je de dire ? Je me passe le vieux film. Je suis seul et je sollicite l’éternel récit que la mémoire se fait à elle-même. Adolescent, et n’aimant que les adolescentes,

je m'apprenais les audaces que je feignais de leur apprendre. « Ça marche, ça marche ! » aurais-je pu m'écrier quand je trouvais la manquante pièce du puzzle. Pénombre et silence. On demande ça, et elles le donnent. On esquisse ça, et elles complètent. On ne m'avait donc pas menti. Elles sont baisables quand leur peau se met à rougir, et leur emportement, soudain, surclasse le nôtre et nous entraîne. Comme c'était sordide et pitoyable, l'amour, et comme c'était bon d'être sordide et pitoyable ! De quoi avions-nous l'air, je vous le demande ! Vautrés sur un banc de jardin, bien après minuit, troussés, ouverts, scène de viol ou de meurtre, mais nous étions chez des gens bien, entre gens bien, et Madame dormait, à vingt pas de là, et Monsieur avait filé avec une brune deux ou trois ans plus tôt, et l'on feindrait, au matin, me trouvant là – dernier train raté, bien entendu et pas encore de voiture – de croire à mon air angélique – toujours l'étonnement. Les mères d'alors, il y a un demi-siècle, à la coule, comme de tout temps, toutes à la coule, tous complices, tous feignant de roupiller, pas même : roupillant, pour mon plus grand bonheur : ça se passait donc ainsi ! Samedi soir, fin des années 40, chez des gens encore mieux que bien, de la morale, et sur l'œil, la pénombre était raisonnable, tolérée, parfois on voyait au fond du couloir une silhouette paternelle, visage sur l'os, moustachu, vaguement pastoral, et là-bas une lampe se rallumait, et aussitôt une autre ailleurs s'éteignait. Je m'émerveillais de cette paix armée. Moi je n'avais d'yeux que pour la fille de la maison, si frêle, étourdissante de belle éducation, des jambes de façon dira bientôt le poète, collée à un garçon comme un timbre à une enveloppe, paupières closes, le sang aux joues, collée, plus nue que nue dans une robe de faille verte – ça existe encore la faille, au fond des provinces ? Plus nue que dans les bras

du costume croisé. On n'aurait pas pu les arracher l'un à l'autre, encastrés qu'ils étaient, se possédant sous nos yeux, plus solitaires qu'au fond du lit où sans doute ils n'allaient pas. École alsacienne, petites Réformées à la morale intrépide, allées du Luxembourg sous le givre. Je serrais d'un peu près la fille qui m'avait amené là, mais elle me repoussa fermement. Elle était un rien raide, coulée dans un autre moule : Versailles, les manèges, et gardée pour le bon motif – horreur ! horreur ! Je n'aimais que les redditions hâtives, la chute de Lérida, les initiatives saugrenues, le geste qui soudain me brisait. « Elle sait cela ? Elle connaît cela ? » Non, elle ne savait pas, elle apprenait. Ah, le béjaune, l'endormi que j'étais. J'ai oublié les circonstances de telle aventure d'avant-hier – effritement de la mémoire immédiate, mon cher, ne vous laissez pas aller ! – mais chaque détail d'il y a si longtemps fleurit en moi, s'épanouit, couleurs intactes. Les premières fois donnent leur parfum à la dernière. Je crèverai accroché à des images vieilles d'un demi-siècle. Dans l'abominable fausse nuit de l'hôpital, avec la porte toujours ouverte où s'inscrivent des ombres noires sur la brume bleue des veilleuses, sémaphore du cathéter, tiraillement de la perfusion, chaude lâcheté des sondes et des soins, je crèverai en pensant aux fillettes en jupes courtes. Je ne comprenais rien à leur impatience. Je les croyais faites d'une autre chair. Elles étaient salopes et rieuses.

FRANÇOIS NOURISSIER

François Nourissier est l'auteur, entre autres, du Musée de l'homme, de La Crève, d'Une histoire française, d'Un petit bourgeois. Le texte que nous présentons est extrait d'un livre de mémoires, À défaut de génie, à paraître en avril 2000 aux éditions Gallimard.

JEROEN BROUWERS

Balikpapan, 1947

Parfois, à Balikpapan, nous partions en excursion : nous baigner dans une « vraie » piscine qui avait échappé aux dévastations.

« Nous » voulait dire beaucoup de « Balikpapanais », des familles hollandaises qui vivaient à Balikpapan.

À bord d'une dizaine de jeeps, nous longions au crépuscule encore grisâtre la côte septentrionale ; la piscine était en pleine cambrousse près de la commune de Sambodja.

En route naissait le jour – c'était à qui verrait le premier émerger un début de soleil (toujours moi ; même si on ne voyait pas encore le moindre rayon, je montrais l'horizon, là où je savais que bientôt une cathédrale de lumière surgirait de l'eau, et je criais : là, là, là !).

« *Bobong !* » (= tu mens), disait ma mère, soutenant des deux bras son ventre, dans lequel le nouveau petit frère (ou la nouvelle petite sœur) était déjà si grand qu'on voyait ses mouvements à travers la peau de ce ventre débordant : l'enfant frappait et piétinait et cognait comme un chat enfermé dans un sac, ne sachant pas comment s'échapper de la nuit.

Bien sûr, je mentais, et pourtant je ne mentais pas : là

où, dans la direction indiquée par moi, on ne voyait pas encore le jour, c'était bien là qu'on *allait* le voir, aussi certain qu'il est certain que tout ce qui vit mourra ; il me suffisait de compter jusqu'à dix pour que mon mensonge n'en soit plus un, car alors le crépuscule se déchirait comme un rideau pour laisser passer le soleil, qui donnait instantanément une ombre à tout ce qui existait.

(Compter : à part en japonais, je sais toujours le faire en malais – *satoe, doea, tiega, ampat, lima*... Certains mots me reviennent toujours d'abord en malais, avant que je ne les prononce en néerlandais. Soleil = *matabari*, l'œil du jour ; aube = *terbit matabari* ; mer = *laet*. Mais en dehors d'un nombre très restreint de mots, je ne parle plus le malais ; par contre, j'en reconnais, parmi des milliers d'autres langues, la consonance et la beauté et je sais qu'il est encore présent comme une onde sous-marine dans ma propre langue, le néerlandais.)

Nous roulions sur la bande de sable entre la mer et la rive pleine de saletés, bois pourri, bouteilles, une chaussure, une ampoule électrique. Une fois, mais ce n'était pas pendant ces excursions-là, la mer avait recraché un mort, un torse humain gonflé, avec une seule jambe, l'autre jambe, les deux bras et la tête manquaient (souvent ce cauchemar : je me baigne dans la mer et je vois la main de ce cadavre – toujours cette main à moitié décharnée et osseuse qui dépasse des vagues, toujours plus proche).

Dans le sable, les pneus des jeeps traçaient de très beaux et très profonds reliefs, mais ceux-ci ne restaient visibles que le temps qu'il fallait à l'écume pour tout effacer comme une gomme. Sur cette partie de la plage, le sable humide montrait une tache blanche à l'endroit où vous posiez votre pied, et quand vous l'aviez relevé, la tache s'effaçait – la même chose se produisait sur moi quand j'enfonçais un de mes doigts dans ma peau. Je

méditais profondément ce phénomène : des empreintes, qu'on laissait, mais qui ne restaient pas – j'entrevois un rapport à « l'histoire », au « temps », quelque chose qui me concernait, qui concernait mon existence, quelque chose qui serait un jour lavé à grande eau, après quoi ce serait comme si ce n'avait jamais été là – or ce lavage commençait déjà de mon vivant. Je devais prendre soin de laisser des empreintes impossibles à gommer.

Parfois, pour s'amuser, mon père dirigeait la jeep dans la mer et roulait ensuite un certain temps entre la plage et les hautes vagues du ressac ; de tous les côtés, l'eau éclaboussait la voiture comme si nous traversions des cascades, jusqu'à nous mouiller tous. Ma mère alors commençait à frapper mon père en criant, et dans le rétroviseur, je le voyais rire, tandis que l'eau ruisselait sur ses lunettes noires.

Pendant une de ces excursions, le vent souleva mon chapeau ; je le vis voltiger en l'air, puis culbuter sur la plage, puis flotter sur les vagues. Contre le vent, la bouche collée à l'oreille de mon père, je lui hurlai de s'arrêter tout de suite, car mon chapeau, mon chapeau ! « Voyons, cette saleté, laisse-le donc là », dit ma mère, mais j'étais déjà sorti de la jeep, avant qu'elle ne s'arrête et, courant sur la plage, je me sentis, comme ce chapeau, projeté par le vent, comme si moi aussi j'allais être soulevé et enlevé et déposé ailleurs, en plein milieu d'un autre temps. Même si je sentais en courant que mes pieds touchaient le sable humide, où ils laissaient à chaque pas une tache blanche et une empreinte, c'était pourtant comme si je n'avais pas de pieds du tout, comme si mes jambes n'étaient pas mes jambes mais des polochons mous – tellement je me sentais paralysé ou presque par la frayeur soudaine. Mes yeux piquaient, mais j'étais incapable de m'arrêter pour me les frotter abondamment des deux mains, pour chasser ce

picotement – je courus dans la mer et plongeai vers mon chapeau, là où j'avais vu une vague l'abattre vers les profondeurs. Sous l'eau régnait une lumière trouble et argentée et je fus entouré de milliers de bulles, là je touchai mon chapeau avant même de le voir, il était venu se cogner contre moi dans le courant. J'aurais voulu crier de joie, mais pour ne pas admettre le sale goût de la mer et de la mort sur ma langue, je serrai vigoureusement les lèvres – ainsi, je pouvais tout de même émettre un bourdonnement satisfait sous l'eau, fredonner en quelque sorte.

Pataugeant vers la jeep, agitant la main, le chapeau sur la tête, je voyais l'immense décor forestier, la verdure qui commençait immédiatement après la plage, grim pant les parois raides des montagnes. « Bornéo est couvert de forêts diluviennes », dis-je solennellement, comme si c'était un poème que j'envoyais aux dieux : ma voix était si solennelle que ma joie fut coupée de tristesse : je comprenais le provisoire, les limites de ma vie à travers le décor devant moi. Je savais qu'il y aurait bientôt un jour où je ne pourrais plus repêcher mon chapeau des Indes, où je le perdrais pour toujours dans l'eau et dans le temps. Laissez-moi donc bien regarder encore, grain de sable après grain de sable, chaque grain de sable à son tour, imprimant dans mon souvenir de chaque grain de sable l'ombre minuscule – jusqu'à ce que ce souvenir aussi s'estompe sans avoir laissé la moindre empreinte.

Le mystère se cache dans le temps et dans l'espace.

Une voix, quelque part, un jour, dit : « Bornéo c'est le berceau de l'humanité. Le premier singe qui s'est mis debout sur ses pattes arrière et qui bien droit a poursuivi sa route, vivait ici dans ces forêts moites et vierges. Il suffira de creuser et l'on trouvera les os fossiles d'un être

anthropomorphe de bien avant l'invention du feu lorsque les animaux savaient encore parler. »

Où étais-je avant de naître ?

Comme la pensée qu'il était un temps où le monde existait sans moi est inimaginable.

Me torturant ainsi l'esprit (sur une pendule la trotteuse va « à l'encontre du temps »), je vois mes parents se recroqueviller et redevenir les enfants, les bambins et les nourrissons qu'ils ont été jadis, pour disparaître ensuite comme des non-nés dans un non-temps et un non-espace. Alors émergent mes grands-parents, mais pas comme des morts, ni même comme des vieilles gens ; ils sont dans la fleur de l'âge et n'ont pas encore conçu et mis au monde les enfants qui vont être mes parents – mes grands-parents aussi je les vois de plus en plus jeunes se recroqueviller et disparaître enfin vers leur avant-naissance.

Ainsi, je retourne à des siècles lointains, me représentant un nombre sans cesse croissant d'ancêtres – ils ne me connaissent pas, si quelqu'un disait mon nom, ils ne sauraient de qui on parle, personne ne s'aperçoit de mon absence, personne ne m'attend, ne pense à moi ou ne peut même s'imaginer que j'existerai un jour, je ne suis pas là. Et pourtant, ils me portent déjà en eux, moi et la nécessité de mon existence qu'ils se transmettent, siècle après siècle, de scrotum en utérus.

Le non-temps. Le non-espace. (La forêt à l'abandon des souvenirs rêvés ou des souvenirs de rêves.)

L'histoire que je raconte en ce moment pourrait par exemple s'appeler :

Comment je passai l'équateur – mais elle pourrait aussi s'appeler autrement, par exemple *Le saut*.

jour. Un appareil de notes, un cahier de photos ainsi qu'une chronologie comparée de leurs vies et œuvres achèvent de composer un tableau complet du paysage dans lequel les deux écrivains ont joué ce match de ping-pong littéraire. À un public français qui, généralement, ne connaît guère que quelques œuvres comme *Stiller* ou *La Visite de la vieille dame*, l'essai de Peter Rüedi remettra en mémoire de quelles Suisses furent issus Frisch et Dürrenmatt et tout ce qui, historiquement, politiquement, rapprochait ces deux « pôles magnétiques » de la littérature alémanique : le rôle de l'absence de guerre, le Schauspielhaus de Zurich, le sentiment d'une « Suisse prison » et la méfiance, voire le mépris, de l'establishment pour ces magiciens de l'absurde. Le long face-à-face Frisch-Dürrenmatt a-t-il agi sur le contenu de leurs œuvres elles-mêmes ? C'est la question que pose en filigrane leur « presque amitié ». Dürrenmatt ne reconnaissait-il pas que les succès de Frisch, son aîné de dix ans, l'incitaient, sportivement, à se dépasser, et ne disait-il pas « aimer » en Frisch son « contraire dialectique » ? En poussant plus loin, cette question en suggère une autre : quelle œuvre aurait bâtie Frisch sans l'Autre, et vice versa ?

ÉRIC FAYE

LES DISQUES

UN PIANISTE MESSIAENIQUE.

Avec les *Vingt regards sur l'Enfant Jésus*, en 1944, et *Le Catalogue d'oiseaux*, en 1958, Olivier Messiaen a sans doute offert au piano les plus grands monuments qui lui aient été dédiés au xx^e siècle. Par la durée (respectivement deux et trois heures), l'originalité, la profondeur d'inspiration et les innovations d'écriture, ces deux

grands cycles ne connaissent aucun équivalent dans toute l'histoire de la littérature consacrée à cet instrument.

Faites, comme toute la musique de Messiaen, d'engagement et de ferveur, ces œuvres ont toujours suscité de la part de leurs interprètes bien davantage qu'une simple implication artistique. Michel Béroff, qui consacra son premier enregistrement, chez EMI, aux *Vingt regards*, se fit virtuose pour elles. Anatole Ugorski, auteur, chez DG, d'une admirable version du *Catalogue d'oiseaux*, disait que la découverte tardive de cette partition lui était apparue comme un signe du destin. Quant à Yvonne Loriod, on sait que cette grande artiste a voué toute sa vie à la musique de son maître et époux, dont elle suscita et créa toutes les grandes compositions pour piano.

Sans même l'avoir jamais entendu dans cette musique, on pressentait que Roger Muraro, pianiste français hors du commun et encore trop méconnu, viendrait, en enregistrant les *Vingt regards* chez Accord, s'ajouter au nombre de ces élus. Voici trois ans, il donnait une exceptionnelle version d'*Ibéria*. Or, Albeniz est le compositeur qui a sans doute le plus influencé l'écriture pianistique de Messiaen qui considérait *Ibéria* comme le plus haut chef-d'œuvre écrit pour l'instrument.

On avait perçu des affinités électives, on était pourtant loin de s'attendre à un tel choc : Muraro s'empare des *Vingt regards* avec une urgence véhémement et vorace qui laisse absolument pantois. Sviatoslav Richter disait que l'interprète devait réussir à arracher l'auditeur de son fauteuil. Ici, de par l'énergie et la tension mises à l'œuvre, ce sont presque les montagnes qu'il soulève. On a, en effet, rarement entendu un piano sonner avec une telle puissance. Les graves fortissimo assénés comme des grands coups de gong et les suraigus giflés à pleine main éprouvent l'instrument jusqu'à ses plus extrêmes limites de résistance. Ils témoignent surtout de l'engagement physique total de l'interprète qui semble livré à un corps à corps éperdu avec la partition (grâce à une prise de son hautement fidèle, on perçoit ainsi chacune de ses prises ou reprises de souffle).

Mais la puissance ne se résume pas à la seule intensité ; elle se traduit aussi par l'amplification du son dans l'espace. Ici,

c'est toute la science de Messiaen organiste qui se trouve transposée au piano : accords tenus, pédales harmoniques, effets de résonance ou de réverbération. Que l'on écoute simplement l'arpège, venu des tréfonds du clavier, qui conclut *Et par lui tout a été fait* et l'on entendra cette chose inouïe : un Steinway vibrant comme un Cavaillé-Coll. Tout ceci, tout comme la création de véritables registrations (Messiaen demande au piano d'évoquer tour à tour le tam-tam, le xylophone, le tambour, les carillons, le hautbois ou le trombone) requiert de la part du pianiste une variété infinie de touchers et d'attaques.

Mais son imagination sonore est tout autant sollicitée en termes de timbres. On sait que Messiaen avait le don très particulier de percevoir les sons comme des couleurs et que les commentaires qu'il donne de ses œuvres reposent en partie sur une analogie entre l'audition et la vision. Ainsi, dans le *Regard du Fils sur le Fils*, l'auditeur non doté d'un pouvoir synesthésique ne perçoit que le dialogue d'un aigu legato et d'un suraigu perlé peuplé de chants d'oiseaux. Messiaen quant à lui y voit la superposition d'un jaune soufre transparent à reflets mauves, des couleurs de la fleur de pétunia et d'un bleu-violet, tous ces violets et ces bleus circulant dans une atmosphère générale d'or et d'argent avec un peu de rouge cuivré. À l'interprète de tenter de restituer ces nuances...

Ces difficultés, Roger Muraro les résout grâce à une technique infailible ainsi qu'à un bonheur de jouer de tous les instants. Plus encore que ses devanciers, il est le premier à donner sa parfaite cohérence à cette œuvre souvent surprenante dans son mélange de complexité et de simplicité un peu naïve (d'aucuns ont moqué la suavité mélodique du *Baiser de l'Enfant-Jésus* et ses allures de chromo sulpicien). Mais surtout, mettant ses incroyables moyens pianistiques au seul service de la partition, il en dégage violemment la dimension spiritualiste.

Véritable profession de Foi, écrite à la toute fin de la guerre, alors que Messiaen a connu les souffrances du stalag, les *Vingt Regards* sont un immense message de sérénité et d'espérance : « Après les gerbes de nuit, les spirales d'angoisse, voici le triomphe de l'amour et les larmes de joie – toute la passion de